

INTRODUCTION

FRANÇOIS OUELLET

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

Les textes de *Lire Poliquin* sont issus de communications prononcées les 16 et 17 mai 2006 lors du colloque *L'univers narratif de Daniel Poliquin*, organisé dans le cadre du Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) à l'Université McGill. Le hasard faisant parfois bien les choses, ce colloque s'est tenu exactement 10 ans jour pour jour au même endroit où Lucie Hotte et moi-même avions mis sur pied un premier colloque universitaire sur la littérature franco-ontarienne. Alors qu'en 1996 nous avions peiné pour réunir 7 participants, dont 3 d'ailleurs traitèrent de l'œuvre de Daniel Poliquin¹, la rencontre de 2006 en rassemblait 14. Non seulement, ces 10 dernières années, la littérature franco-ontarienne a acquis une reconnaissance institutionnelle certaine, mais Daniel Poliquin a publié de nouveaux textes qui confirment l'importance de son œuvre au Québec et au Canada.

Pour donner sa pleine cohérence à *Lire Poliquin* et en faire un ouvrage de référence, j'ai d'abord choisi de produire un état présent

¹ Les actes du colloque furent réunis dans Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), *La littérature franco-ontarienne: Enjeux esthétiques*, Ottawa, Le Nordir, 1996. Outre la communication de Marc Vachon et la mienne, Louis Bélanger en prononça aussi une sur Daniel Poliquin, laquelle fut recueillie dans un numéro de la *Revue du Nouvel-Ontario*.

des recherches sur l'œuvre de l'écrivain. C'est pourquoi, avant les études qui composent l'ouvrage, je propose un panorama de tous les articles savants qui ont été consacrés à l'œuvre de Daniel Poliquin avant la tenue du colloque de mai 2006. En outre, *Lire Poliquin* inclut la conférence prononcée par Daniel Poliquin lors de ce même colloque auquel il a lui-même participé. Dans ce texte, intitulé «Confidences pour intimes», Daniel Poliquin met en lumière son parcours d'écrivain depuis ses premières publications jusqu'à son plus récent roman, *La kermesse*, publié au printemps 2006. Le présent ouvrage conjugue donc la publication des articles les plus récents, une synthèse des articles parus et le regard personnel de l'auteur lui-même sur son parcours et ses ambitions littéraires. *Lire Poliquin* se veut ainsi une sorte de bilan momentané de l'écriture critique qui accompagne le développement de l'œuvre du romancier.

♦

Les textes savants déjà publiés sur Daniel Poliquin couvrent une dizaine d'années, de 1994 à décembre 2005. Dix-neuf articles ont été recensés, ce qui est considérable pour un romancier contemporain dont les premiers écrits remontent à une vingtaine d'années. Je n'ai retenu que les articles entièrement consacrés à l'auteur. Ces textes ont paru dans les actes des colloques sur la littérature franco-ontarienne de 1996 à l'Université McGill, de 2001 à l'Université d'Ottawa² et de 2004 à l'Université de Hearst³, dans le numéro de *Voix et images* consacré à Daniel Poliquin au printemps 2002, dans des recueils d'essais (en ce qui concerne deux articles de François Paré), dans un collectif (c'est le cas de l'un des articles de Lucie Hotte), dans des revues savantes (*La Revue du Nouvel-Ontario*, *Québec Studies*, *LittéRéalité*, *Protée*) et dans le cadre de la réédition d'ouvrages de Poliquin en livres de poche au Nordir.

² *La littérature franco-ontarienne : Voies nouvelles, nouvelles voix*, colloque coorganisé par Louis Bélanger et Lucie Hotte à l'Université d'Ottawa du 3 au 5 mai 2001.

³ *Thèmes et variations : Regards sur la littérature franco-ontarienne*, colloque coorganisé par Lucie Hotte et Johanne Melançon à l'Université de Hearst du 29 avril au 2 mai 2004.

Trois critères m'ont guidé dans la rédaction de l'état présent de la production savante : le premier examine les textes critiques selon les thèmes abordés ; le deuxième considère l'ordre chronologique de publication des textes critiques ; le troisième tient compte, s'il y a lieu, de la production, par un critique, de plusieurs études sur l'œuvre de Poliquin. En raison de ce dernier critère, il m'a semblé que le plus simple était d'abord de rendre compte des études critiques des chercheurs qui ont consacré une partie importante de leurs travaux à l'œuvre de Daniel Poliquin : François Paré (quatre études), Lucie Hotte (deux études et une postface) et moi-même (quatre études et une préface). Dans ce cas précis, j'ai choisi de résumer chaque article séparément, comme je le fais pour tous les autres articles, afin que le lecteur ait une meilleure idée du propos de chacun des textes.

Le premier article de fond consacré à l'œuvre de Daniel Poliquin est un chapitre des *Théories de la fragilité* de François Paré, spécialiste des littératures de la francophonie et récipiendaire du prix du Gouverneur général en 1993 pour *Les littératures de l'exiguité*. Intitulée « La figure du disparu. Daniel Poliquin⁴ », cette étude, la première des quatre études de l'essayiste que je résumerai, entend offrir une lecture d'ensemble des principales caractéristiques de l'œuvre jusqu'à *L'écureuil noir*, roman auquel François Paré dit témoigner plus d'intérêt en raison de sa qualité littéraire exceptionnelle dans l'ensemble du corpus romanesque franco-ontarien.

L'essayiste présente d'abord Poliquin comme l'écrivain « le plus ontarien » qui soit, car il lui semble que c'est la géographie qui établit les ponts les plus importants entre les textes. Par ailleurs, par le mode d'occupation transitoire de cet espace, l'œuvre de Poliquin accorde une place centrale à la question identitaire. Il s'agit plus précisément d'un espace de marginalité et de déréliction qui débouche systématiquement sur l'errance et qui conduit les personnages à se prêter à de multiples mutations identitaires, comme

⁴ François Paré, « La figure du disparu. Daniel Poliquin », *Théories de la fragilité*, Ottawa, Le Nordir, 1994, p. 111-124. Principaux éléments traités : espace franco-ontarien, narration et points de vue, identité en mutation, disparition de la figure de l'écrivain.

s'ils étaient impuissants à habiter les lieux et à y inscrire une durée qui serait constitutive de leur identité. À cet égard, les nombreux récits de paroles, chez Poliquin, opposent une résistance face à la menace de l'aliénation ; mais, en tant qu'ils sont institués dans le cadre d'une appartenance à la communauté qui est inévitablement «faussée» par des sentiments d'aliénation et d'exclusion, ces récits ne font que camoufler les sentiments de honte et d'oppression qui les fondent.

Dans ce contexte, le personnage de l'écrivain devient une figure problématique, car il donne l'illusion d'une vision unitaire, alors que cette vision se trouve contestée de toutes parts par la multiplicité des points de vue et la fragmentation de la narration. Dans *L'Obomsawin*, note François Paré, l'écrivain Louis Yelle n'a pas l'initiative de son discours, car l'Obom oriente le sens de l'écriture du biographe. Quant aux quatre voix narratives de *Visions de Jude*, elles se substituent à la vision totalisante de l'écrivain, tandis que *L'écureuil noir* poursuit la déchéance de l'écrivain à travers Calvin Winter, dont la disparition est d'emblée signalée par sa «préface posthume». Calvin Winter paraît ainsi voué à se faire nègre, à écrire les livres des autres. Dépossédé de sa parole, non seulement l'écrivain ne peut-il se faire le chroniqueur de l'histoire, mais il est une figure identitaire honteuse elle-même traversée par le sentiment d'aliénation qui sous-tend son discours.

François Paré reprend quelques années plus tard, dans «Déshérence et mémoire dans l'œuvre de Daniel Poliquin⁵», le fond de sa réflexion précédente en l'orientant sur le rapport des personnages à la mémoire. Il écrit en début d'article: «L'identité du personnage, en constant déplacement dans l'espace, repose sur la reconstruction de ce qui, au centre de sa mémoire singulière, s'est maintes fois rompu, puis effacé, ne laissant de cet événement disrupteur qu'une curieuse responsabilité devant l'histoire.» Ainsi, l'essayiste cherche-t-il à montrer comment le récit se construit à l'intersection de la rupture et de la continuité, le personnage étant paradoxalement le

⁵ François Paré, «Déshérence et mémoire dans l'œuvre de Daniel Poliquin», *Voix et images*, n° 81, printemps 2002, p. 421-434. Principaux éléments traités: mémoire, identité en mutation, professeur Pigeon.

lieu d'une mémoire déshéritée. Les textes de Poliquin sont ainsi faits de tensions dynamiques qui occupent tout l'espace du récit. Par exemple, les *Nouvelles de la capitale* se caractérisent par un ensemble de digressions que motivent les changements d'identité des personnages. Cette tension dynamique entre mémoire et migration concerne aussi bien les personnages secondaires que les protagonistes; le professeur Pigeon (*Visions de Jude*), dont la conscience tutélaire à la fois éclaire le passé et valide les récits du présent, est une figure exemplaire à cet égard. Ce sont en fait tous les signes de la culture dans leurs relations «régressives» et «digressives» à l'histoire, au savoir, à la langue ou au territoire qui sont saisis par la discontinuité et négociés par des accommodements.

François Paré se trouve ainsi à rendre particulièrement complexe le jeu identitaire auquel se livrent les personnages, qui changent d'identité, de langue ou de religion comme si cela était la chose la plus naturelle du monde. Mais ce refus de la dramatisation des mutations identitaires n'implique pas pour autant une stérilisation de la mémoire. Au contraire, l'éclatement identitaire semble rendre nécessaire l'approfondissement du récit passé.

La troisième étude de François Paré, «Daniel Poliquin et la filiation ambiguë⁶», prend place juste avant la conclusion de l'essai *La distance habitée*. Il s'agit d'une analyse critique du *Roman colonial*, l'essayiste estimant que l'ouvrage polémique de Poliquin, partial et sans apport constructif, ne fait que reconduire une perception anglo-canadienne du nationalisme québécois et, par le fait même, la division qui caractérise les relations entre le Québec et l'Ontario français.

Le titre du texte de François Paré veut mettre l'accent sur la fracture de la filiation entre le Québec, lieu de la «culture d'origine», et l'Ontario français, lieu de la «culture diasporale», instituée par le discours pamphlétaire de Poliquin. Car ce qui intéresse le critique, c'est moins la condamnation du Québec que le lieu iden-

⁶ François Paré, «Daniel Poliquin et la filiation ambiguë», *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, 2003, p. 229-248. Principaux éléments traités: culture d'origine *vs* culture diasporale, conscience minoritaire *vs* nationalisme patriarcal, disjonctions narratives et génératives, *Le roman colonial*.

titaire franco-ontarien d'où cette condamnation est émise. Plus précisément, il défend la thèse selon laquelle *Le roman colonial* chercherait à déconstruire la vision du Québec comme référence patriarcale (où se superposent le père réel de l'écrivain Poliquin et le père symbolique), tout en évitant l'exclusion de l'écrivain de la mémoire québécoise, laquelle serait liée à l'origine maternelle. Aux yeux de l'essayiste, le discours de Poliquin témoigne ainsi d'une conscience diasporale coupable que seule la valorisation d'une nouvelle histoire sans frontières permettrait d'effacer.

François Paré propose en quelque sorte une perception nouvelle, sous un angle idéologique, de la légende centrale de l'écureuil noir, dont il avait traité dans son article de 2002, et qui a la particularité d'illustrer un idéal de transformation identitaire où sont néanmoins conservées les traces originelles qui assurent une assise mémorielle inaliénable. Dans cette perspective, le fils franco-ontarien se place en position de renverser le père québécois et de dénoncer son usurpation du pouvoir. Menacé d'assimilation, le fils minoritaire du discours du *Roman colonial* devient le représentant des valeurs culturelles de la conscience diasporale au détriment de l'idéologie identitaire nationaliste. Par cette posture, il habite la modernité occidentale, où il rend en outre possible, contre le patriarcat nationaliste, une «véritable conscience égalitaire».

Enfin, l'essayiste s'intéresse à la forme même du *Roman colonial*, dont le caractère hybride convoque le récit autobiographique, l'essai historique et le pamphlet politique. *Le roman colonial* se caractérise par des effets de rupture et de déséquilibre sur les plans narratif et générique, si bien que l'autorité de l'écrivain se trouve sans cesse perturbée, révoquée au profit d'une structure sans assises identitaires stables. On trouve, dans ce regard critique, une autre constante de la réflexion de François Paré sur l'œuvre de Poliquin.

L'étude «Daniel Poliquin ou la politique du grief⁷» porte un titre qui renvoie aux travaux de Marc Angenot sur le ressentiment.

⁷ François Paré, «Daniel Poliquin ou la politique du grief», dans Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Thèmes et variations: Regards sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 2005, p. 121-135. Principaux éléments traités: «fiction du ressentiment», médiation identitaire, discours idéologique, *Visions de Jude*.

Citant Angenot, François Paré note que Poliquin «se plac[e] face à un monde extérieur jugé imposteur et oppresseur en cultivant des griefs». Plus spécifiquement, Poliquin formule des griefs à l'égard des fixations identitaires au profit d'une conscience diasporale porteuse d'une politique pluraliste. «À tous ceux qui s'opposent à sa dérive historique et à son droit d'être à la fois le Même et l'Autre [...], il fera grief de leur impuissance à saisir tous les paradigmes du langage qui le constituent et qui s'offrent à lui comme une riche et incessante médiation», écrit François Paré.

L'essayiste piste cette «fiction du ressentiment» chez Louis Yelle, le narrateur-personnage de *L'Obomsawin*, et surtout dans le cadre d'une réflexion sur la multiplicité des voix narratives, essentiellement dans *Visions de Jude*. Reprenant en quelque sorte la perspective critique qu'il développait dans son article de 2002, selon laquelle quelque chose d'essentiel se dit depuis la marge, François Paré montre comment, dans ce dernier roman, l'écrivain parvient à énoncer un certain nombre de griefs à partir des interstices que laissent apparaître, dans leur succession, les récits parfois discordants des quatre narratrices, si bien que se profile, à un autre niveau, un discours politique. La fiction du ressentiment passe ici par l'objet des récits, Jude, dont la mémoire phénoménale et l'amitié avec le professeur Pigeon, férus de culture ancienne, font en sorte qu'il répond «en son histoire personnelle de tous les pouvoirs autoritaires, de tous les colonialismes et de tous les génocides».

Dans une dernière partie, François Paré aborde *Le roman colonial*, qui marque un tournant en ce que Poliquin aurait repris depuis ce qu'il appelle son «service littéraire» et revu sous un éclairage idéologique l'interprétation d'un roman comme *Visions de Jude*. Du point de vue franco-ontarien, *Le roman colonial* entend expliciter le discours politique des textes de fiction, dénonçant alors l'imposture du discours victimaire québécois. Poliquin se hausse ainsi au rang de frère jumeau de Jude, semblable à ce Benjamin qui meurt sans s'être réconcilié avec son père et exclu de toute histoire. *Le roman colonial* se caractériserait ainsi par le «retour de l'oublié».

Entre 1996 et 2006, j'ai fait paraître quatre articles sur l'œuvre de Daniel Poliquin ayant pour point d'ancre la métaphore

paternelle. Dans « *Se faire père. L'œuvre de Daniel Poliquin*⁸ », il s'agit de montrer comment le héros de Poliquin, qui est toujours un personnage de fils en quête de père ou de paternité (devenir soi-même père), tend à s'inscrire dans la voie de la marginalité sociale ou dans celle de la communalité selon le développement spécifique qui résulte de son rapport au Père, entendu ici comme représentation symbolique.

Dans *Temps pascal*, outre que Léonard Gouin apparaît comme une figure de fils sans père, Médéric Dutrisac lui-même est autant une figure de fils face à divers discours d'autorité qu'il peut constituer pour Léonard une figure de père potentiel. À la suite de la mort de Jacinthe Bourdon, qui les isole, les personnages se trouvent de nouveau réunis sans que l'on puisse dire si les projets d'une vie nouvelle que laissent espérer ces retrouvailles se concrétiseront. *L'Obomsawin* marque une étape par l'approfondissement des données historiques et familiales : il établit la généalogie de l'Obom et il introduit le père détesté du narrateur Louis Yelle. Bien que l'Obom soit une remarquable figure de fils errant et instable, le modèle de relation qu'il offre au narrateur admiratif permet de repenser le rapport au père sur une base égalitaire plutôt que hiérarchique. À la fin, guéri de sa dépression après avoir mené à terme sa troisième biographie du peintre amérindien, Louis Yelle n'est pas encore sur le point de devenir père, mais du moins il sait maintenant quelle voie choisir pour y parvenir un jour. *Visions de Jude* n'offre guère de progrès relativement au développement de la relation au père que les romans précédents proposaient. Chassé de la maison paternelle pour s'être rebellé, Jude a passé sa vie à voyager et à aimer des femmes sans pouvoir jamais établir de relations durables. S'il trouve un père substitut en la personne du professeur Pigeon, celui-ci a une aventure avec Véronique Fontaine, la femme que Jude projetait d'épouser, situation qui rappelle la trahison du père de Jude envers Benjamin, le fils cadet. Si Jude a réussi

⁸ François Ouellet, « *Se faire père. L'œuvre de Daniel Poliquin* », dans Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), *La littérature franco-ontarienne : Enjeux esthétiques*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 91-116. Principaux éléments traités : Père, marginalité vs communalité, figure de l'écrivain.

magnifiquement sa vie professionnelle, il n'est plus, à la fin du roman, qu'un homme sans amour et isolé, voire exilé. *L'écureuil noir* inscrit un progrès assez net dans la quête de paternité. La légende de l'écureuil noir apparaît ici comme une métaphore qui témoigne de l'avancement symbolique de Calvin : faire peau neuve, c'est passer du statut de fils à celui de père, c'est se donner la conscience morale nécessaire pour devenir père à son tour, et cela selon un idéal de la relation puisque, comme dans *Temps pascal*, ce sont les liens du cœur qui créent la famille et non les liens du sang. Cette promesse de paternité résulte, pour Calvin, d'un acte parricide, à la suite duquel la paternité peut être enfin redéfinie et la vie familiale et communale envisagée.

Dans « *L'Obomsawin* ou l'impossible paternité⁹ », j'interroge les représentations des figures paternelles et maternelles dans *L'Obomsawin*, ajoutant aux pages déjà écrites sur la relation entre l'Obom et Louis Yelle dans l'article de 1996. L'article montre comment ces figures informent l'ensemble du roman, notamment le rôle important des personnages secondaires qui gravitent autour de l'Obom, principalement les fondateurs de Sioux Junction, Carmen Richer et Omer Grandmaître.

La question de l'accession à la paternité symbolique détermine le parcours des personnages. À l'origine de la filiation se superposent les destins des fondateurs, Charlemagne Ferron et Byron Miles, dont les parcours sont symboliquement les mêmes : révolte (faute), châtiment, rachat, désir de refaire sa vie, capacité, du moins apparente, de se faire père. La suite des événements inscrit cependant un échec radical dans la visée des fondateurs, dont la disparition de la ville qu'ils ont fondée, trois générations plus tard, est l'ultime symptôme. Cet échec semble devoir s'expliquer par la non-reconnaissance de la paternité de l'enfant (Francis Obomsawin) que, à l'origine, ils ont fait à l'ancêtre Obomsawin. L'Obom lui-même, par la suite, ne connaît pas son père. Ainsi, non seulement la filiation est-elle maternelle, mais elle est symboliquement

⁹ François Ouellet, « *L'Obomsawin* ou l'impossible paternité », *Voix et images*, n° 81, printemps 2002, p. 448-460. Principaux éléments traités : figures paternelles et maternelles, *L'Obomsawin*.

porteuse, plus particulièrement chez l'Obom à qui elle aboutit, d'une impossibilité foncière de se faire père, la paternité symbolique apparaissant comme un projet à jamais condamné. À partir de ce constat, l'article montre comment le roman offre la représentation d'un clivage systématique entre les figures paternelles et maternelles investies par le désir de l'Obom. Tout à la fin, l'acquittement de l'Obom, qui coïncide avec sa mort et la disparition annoncée de sa ville natale, vient signifier que l'Histoire est à recommencer, peut-être au profit de son biographe, Louis Yelle. En effet, si à la fin l'Obom meurt innocent, c'est aussi parce qu'il a reconnu l'innocence de ses pères, parce qu'à travers lui ils ont été acquittés. Sioux Junction disparu, l'Histoire effacée, l'Obom décédé, ce sera au Déprimé, lui-même ayant réussi à surmonter sa conscience coupable grâce à une identification positive à l'Obom, d'écrire une nouvelle histoire.

Dans « *Temps pascal* ou L'horizontalité religieuse de la paternité symbolique¹⁰ », j'approfondis les quelques pages déjà consacrées, dans « *Se faire père. L'œuvre de Daniel Poliquin* », à la relation père et fils dans le premier roman de l'auteur. L'objectif visé par les personnages est d'accéder à la figure d'autorité du père symbolique, de manière à pouvoir assumer leur vie au lieu de chercher à la recommencer. L'article s'intéresse d'abord à la révolte de Médéric Dutrisac contre les figures d'autorité afin d'expliciter la figure déchue de l'ancien syndicaliste, qui a jadis abandonné femme et enfants et qui depuis longtemps vit seul en pleine forêt. L'article montre ensuite comment le hasard des rencontres, celle de Jacinthe Bourdon d'abord, puis de Léonard Gouin, témoigne de l'occasion qui est de nouveau donnée à Médéric de devenir symboliquement père. Cependant, l'intérêt de Médéric comme personnage en quête de paternité tient au modèle d'identification qu'il permet à Léonard et, partant, à la possibilité qu'il offre à celui-ci d'espérer à son tour devenir père. *Temps pascal* annonce donc la structure relationnelle entre Louis Yelle et l'Obom. De fait, si le roman focalise sur la

¹⁰ François Ouellet, « *Temps pascal* ou L'horizontalité religieuse de la paternité symbolique », *Littéréalité*, vol. XVI, n° 1, printemps-été 2004, p. 45-57. Principaux éléments traités : Père, discours religieux, *Temps pascal*.

figure paternelle (bien que problématique) de Médéric, c'est moins pour montrer sa difficulté à construire la paternité symbolique que pour le définir *a posteriori* comme figure de père possible vis-à-vis du fils-narrateur, Léonard, qui est le personnage principal. C'est en fonction de celui-ci qu'il faut saisir la question du père dans *Temps pascal*, mais le roman est ainsi construit qu'il nous oblige à nous intéresser d'abord à Médéric. À la fin, le texte apparaît néanmoins incapable de satisfaire au double projet identitaire, Médéric ne sachant pas laisser au fils la fille, laquelle par ailleurs se suicide. La fin du roman réunit tout de même, au lendemain de la mort de Jacinthe, Médéric et Léonard, comme s'il leur était permis de réparer leur échec, d'essayer une nouvelle fois de mettre en place les conditions d'accès à la paternité symbolique. Lourde de symboles, la fin pascale du roman laisse peut-être espérer un avenir meilleur. À cet égard, l'article suggère que les personnages cherchent à renouveler leur entente selon un modèle de relations qui fasse écho à la foi de Léonard et qui tire une leçon de la révolte de Médéric, jadis, contre les autorités religieuses : il s'agirait d'établir un modèle de relations père et fils fondées sur l'horizontalité plutôt que sur la verticalité.

Enfin, dans « Vers une généalogie à la carte. Daniel Poliquin et la fonction affabulatrice¹¹ », je traite du discours que tient *L'homme de paille* sur la filiation, montrant comment se met en place une nouvelle éthique de la paternité où le fils choisirait librement qui lui tient symboliquement lieu de père, et *vice versa*. Il s'agit d'une conception qui ne repose plus sur l'ancien régime des pères (le père autoritaire vis-à-vis du fils), ni même sur le régime moderne des pairs (le père et le fils dans un rapport d'égalité), mais qui récuse tout simplement la loi de la filiation en lui opposant la volonté éthique d'un sujet libéré de sa propre Histoire/histoire.

En faisant se croiser deux discours emblématiques, d'abord celui de l'ingestion du père primitif dans le mythe freudien et la fonction identificatoire qu'elle implique en instituant le fils au lieu du père,

¹¹ François Ouellet, « Vers une généalogie à la carte. Daniel Poliquin et la fonction affabulatrice », *Protée*, vol. 33, n° 3, hiver 2005-2006, p. 9-22. Principaux éléments traités : filiation, métaphore biblique, structures narratives, *L'homme de paille*.

ensuite celui de la Cène dans le Nouveau Testament, l'article met en évidence le double mouvement symbolique par lequel se constitue la formation identitaire de Benjamin Saint-Ours: celui-ci mange le père, puis Benjamin, qui est promu figure de père, est dévoré à son tour par les comédiens. Cette structure signifiante, qui construit l'identité du héros, acquiert une forme extrêmement complexe lorsqu'elle est mise en relation avec les multiples identités que chacun des comédiens endosse, car il devient impossible d'établir la moindre filiation. Il apparaît surtout que certains personnages échappent aux rôles joués par les comédiens, ce qui est précisément révélateur des enjeux de la filiation. En effet, ces personnages ne sont pas absents de la distribution des rôles parce qu'ils sont moins importants dans l'intrigue, mais parce que, dans la logique signifiante de la métaphore paternelle, ils en représentent les principales figures (père, mère et fils), si bien que chacun doit son absence à la place symbolique qu'il occupe dans les instances de la filiation.

Au terme du roman, Benjamin Saint-Ours revient inévitablement à la mère, figure par laquelle triomphe une filiation sans père. Bref, si on choisit son père (dans l'ordre de la filiation), on revient malgré soi à sa mère (dans l'ordre du désir). La filiation imaginaire ne préserve pas de l'œdipe, elle ne fait qu'en occulter l'évidence. Il apparaît ainsi que la construction de la filiation imaginaire que préconise le texte vise essentiellement à écarter le père biologique et à contourner ce qui ne peut pas l'être, l'inceste, voire à tenter de dissimuler ce qui refuse d'être écarté.

Outre ces quatre études liées par la métaphore paternelle, la réédition en un seul livre format poche, en 2001, des deux recueils de nouvelles de Poliquin, a donné lieu à une préface intitulée « Une esthétique de l'identité en construction¹² ». La préface analyse les

¹² François Ouellet, « Une esthétique de l'identité en construction », préface à *Nouvelles* de Daniel Poliquin (réédition de *Nouvelles de la capitale* et du *Canon des Gobelins*), Ottawa, Le Nordir, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2001, p. 7-18. Texte repris dans *Virages*, numéro spécial 1, automne 2003, p. 36-50. Principaux éléments traités: identité, structures narratives, *Nouvelles de la capitale*, *Le canon des Gobelins*.

structures narratives des recueils et cherche à faire valoir les caractéristiques dominantes de l'écriture de Poliquin.

Dans un premier temps, les recueils sont comparés sur le plan de la composition. *Nouvelles de la capitale* se caractérise par un narrateur unique et en situation d'écriture (une écriture dite réparatrice), par une structure qui déploie savamment les registres du moi et de l'autre, par des liens formels précis entre certaines nouvelles. En revanche, *Le canon des Gobelins* recourt à des narrateurs multiples qui parfois sont aussi personnages dans certaines nouvelles dont ils n'ont pas la charge narrative. La vision narrative hiérarchique du premier recueil est ainsi renversée au profit d'une vision fragmentée et partageable; cette divergence rappelle par ailleurs l'opposition qu'offrent, sur le plan narratif, des romans comme *L'écureuil noir* et *Visions de Jude*. À cet égard, il apparaît que, chez Poliquin, les narratrices n'écrivent pas, tandis que les narrateurs sont très souvent des écrivains. Pour ceux-ci, il s'agirait «par amour d'écrire», alors qu'il serait question pour celles-là de «décrire l'amour».

Plus particulièrement, la préface essaie de mettre en évidence la richesse et la complexité de la réflexion de Poliquin sur l'identité, depuis le précepte littéraire du narrateur des *Nouvelles*: «J'invente ce que je vois», jusqu'à la volonté du professeur d'université du «Canon des Gobelins» de se fabriquer une vie. S'il est vrai, chez Poliquin, que «je» est défini par le regard des autres, le personnage n'en revendique pas moins un désir de choisir sa vie. Il y aurait là deux attitudes qui en réalité se complètent: les autres décident de ce que j'ai moi-même décidé de devenir, pourrait-on dire. En outre, la question de la paternité, fort problématique chez Poliquin, vient ajouter à la quête identitaire. Enfin, la préface observe la place centrale de la ville d'Ottawa dans l'écriture, la ville étant ici à l'image même du renouvellement que désirent les personnages pour eux-mêmes.

Spécialiste de la littérature franco-ontarienne, qu'elle enseigne à l'Université d'Ottawa, Lucie Hotte a fait paraître deux études et une postface sur l'œuvre de Daniel Poliquin, sans compter les nombreux textes dans lesquels elle en traite moins systématiquement.

Dans « Entre l'Être et le Paraître: conscience identitaire et altérité dans les œuvres de Patrice Desbiens et de Daniel Poliquin¹³ », Lucie Hotte fait une lecture comparative du traitement de l'identité dans *L'homme invisible / The Invisible Man* (Patrice Desbiens) et *Le canon des Gobelins*. Proposant d'abord des critères définitionnels, elle stipule qu'il n'y a pas d'identité sans altérité. D'une part, l'individu acquiert une identité à la fois en fonction des liens (ces liens peuvent être d'ordre linguistique, culturel, racial, ethnique, sexuel ou générationnel) qui le rattachent à un groupe spécifique et qui le distinguent d'autres groupes. D'autre part, l'autre « nous attribue une identité », attribution qui relève de stéréotypes et d'un jugement de valeur.

Ensuite, et dans un premier temps, Lucie Hotte étudie l'importance centrale du nom dans les nouvelles du *Canon des Gobelins* en montrant la manière dont il valide l'identité des personnages, notamment à travers les changements patronymiques. Que ce soit pour des raisons linguistiques, culturelles ou sociales, le processus de « renomination » participe d'une dimension foncièrement ludique, car il vise essentiellement à amener autrui à valider cette identité que le patronyme a rendue possible. Dans un même esprit, Lucie Hotte observe encore comment les personnages, à la recherche d'une nouvelle reconnaissance identitaire, modifient leur apparence physique. Les cas les plus probants sont celui du faux professeur d'université de la nouvelle « Le canon des Gobelins » et celui des rats noirs qui s'assimilent aux écureuils dans « Pourquoi les écureuils d'Ottawa sont noirs ». C'est dans ce contexte que l'identité reçoit une valeur dynamique dans l'œuvre de Poliquin, cependant qu'elle apparaît « immuable » chez Patrice Desbiens. « En fait, tout se joue entre l'être et le paraître: chez Desbiens, c'est l'être, l'essence qui prime, alors que chez Poliquin, c'est le paraître », conclut Lucie Hotte.

¹³ Lucie Hotte, « Entre l'Être et le Paraître: conscience identitaire et altérité dans les œuvres de Patrice Desbiens et de Daniel Poliquin », dans Yvan G. Lepage et Robert Major (dir.), *Croire à l'écriture. Études en littérature québécoise en hommage à Jean-Louis Major*, Orléans, David, 2000, p. 163-178. Principaux éléments traités: identité, paraître, nom, *Le canon des Gobelins*.

Dans une seconde étude, « Errance et enracinement dans *Visions de Jude* de Daniel Poliquin¹⁴ », Lucie Hotte traite de ce qu'elle appelle « l'espace structurant » dans *Visions de Jude*, développant l'une des trois composantes de l'espace littéraire dont elle avait traité dans un article antérieur¹⁵. Dans cet article de mise au point théorique dont il faut d'abord rendre compte rapidement, Lucie Hotte identifiait trois types d'espaces littéraires : l'espace représenté (la description du lieu physique dans les textes), l'espace de la représentation (espace hors texte qui concerne la création et la réception des textes) et l'espace structurant (espace rapporté à sa valeur signifiante dans l'écriture). Son objectif était de voir quels étaient les types d'espace auxquels s'intéressait la critique portant sur la littérature franco-ontarienne ; Lucie Hotte avait choisi d'illustrer son enquête par l'œuvre de Daniel Poliquin, en raison à la fois de la place importante que cette œuvre accorde à l'espace et des nombreux comptes rendus et articles qui lui ont été consacrés. En ce qui concerne l'espace de la représentation, elle rappelait les travaux de François Paré (les notions de « conscience » et d'« oubli »¹⁶) et de Robert Yergeau (les notions de « surcontextualisation et de décontextualisation »¹⁷). Quant à l'espace représenté, qui apparaît toujours lié à l'espace de la représentation, Lucie Hotte citait notamment le travail de Marc Vachon, dont il sera d'ailleurs question plus loin dans la présente introduction. Au sujet de l'espace structurant, la chercheuse observait toutefois qu'il était négligé par la critique franco-ontarienne, comme si cette dernière avait tendance à écarter « la littérarité de l'œuvre minoritaire ».

¹⁴ Lucie Hotte, « Errance et enracinement dans *Visions de Jude* de Daniel Poliquin », *Voix et images*, n° 81, printemps 2002, p. 435-447. Principaux éléments traités : espace, voyage, fuite, sédentarisation, *Visions de Jude*.

¹⁵ Lucie Hotte, « Fortune et légitimité du concept d'espace en critique littéraire franco-ontarienne », dans Robert Viau (dir.), *La création littéraire dans le contexte de l'exiguité*, Beauport, Publication M NH, coll. « Écrits de la francité », 2000, p. 335-351.

¹⁶ François Paré, *Les littératures de l'exiguité*, Ottawa, Le Nordir, 1992.

¹⁷ Robert Yergeau, « Comment habiter le territoire fictionnel franco-ontarien ? », *Liaison*, n° 85, janvier 1996, p. 30-32.

C'est donc à la tâche de développer l'espace structurant que Lucie Hotte s'attelle dans son article de 2002, où, à la différence de François Paré en 1994¹⁸, elle fait porter sa réflexion de manière plus systématique sur ce type d'espace, tout en se concentrant à peu près exclusivement sur *Visions de Jude*. Elle se propose d'établir une typologie des personnages de Poliquin par rapport à l'espace afin de saisir les enjeux que déterminent «trois modes d'être-au-monde» qu'elle a cernés dans son œuvre: le «sédentaire rêveur», le «coureur des bois» (le personnage errant) et «l'exilé» ou le «colon fondateur». Le premier mode est peu présent chez Poliquin: Léonard Gouin, de *Temps pascal*, et Marie Fontaine, la première narratrice de *Visions de Jude*, sont néanmoins des exemples de personnages qui rêvent leur vie au lieu d'agir et qui restent insatisfaits faute de se prendre en main pour réaliser un déplacement extérieur susceptible de les renouveler intérieurement. Il n'est pas dit pour autant que le déplacement comble ceux qui ont la volonté de voyager: Médéric Dutrisac, l'Obomsawin et le professeur Pigeon restent d'«éternels insatisfaits». Jude, qui jamais ne se fixera, apparaît comme le représentant par excellence de ce personnage errant. Complexé, Jude manifeste la volonté du fondateur, cependant qu'il ne cesse de fuir ou plutôt de se fuir. En revanche, lorsque ce personnage en déplacement parvient à se sédentariser, il fonde le troisième mode. Tel est le cas de Calvin Winter et de Byron Miles. Madame Élizabeth, troisième narratrice de *Visions de Jude*, appartient aussi à ce mode; elle semble avoir habilement concilié errance et sédentarité, puisque la pension qu'elle a fondée est un lieu de passage. Dépressive, Maud Gallant, deuxième narratrice du même roman, a aussi passé des années en fuite avant d'arriver à se fixer, c'est-à-dire lorsqu'elle parvient à «régler» sa relation avec Jude.

De cette typologie, Lucie Hotte tire certains enseignements. Elle observe que, dans tous les romans, les personnages narrateurs sont des sédentaires, même si parfois ils sont parvenus à se fixer après

¹⁸ Dans «La figure du disparu. Daniel Poliquin», François Paré, cherchant à décrire l'évolution des personnages dans l'espace à partir des paramètres de l'errance et de l'enracinement, inscrivait sa réflexion dans le cadre de l'espace structurant.

de longs voyages. D'autre part, que le personnage soit narrateur ou non, le cas de Maud Gallant, mais aussi les parcours de Calvin Winter, de Madame Élizabeth et de Byron Miles montrent que le processus de sédentarisation et l'acceptation du passé sont étroitement liés: pour se fixer, il faut assumer son identité. Aussi, conclut Lucie Hotte, ce «sont incontestablement les raisons qui incitent les personnages à voyager qui posent problème. Tant que le voyage est une fuite, il leur est impossible d'arriver à bon port. La question primordiale dans les romans serait alors celle de l'identité et non de l'espace».

Dans sa postface à la réédition de *Temps pascal*, «Un écrivain nous est né!»¹⁹, Lucie Hotte rappelle d'emblée le contexte identitaire dans lequel fut publié ce premier roman, où il s'agissait de manifester l'existence d'une littérature francophone en Ontario. Dans le résumé qu'elle offre du roman, elle insiste sur le fait que chacun des trois principaux personnages est, au moment de l'incipit, à un point tournant de son existence: Médéric veut mettre fin à ses jours, Jacinthe espère faire sa place dans le monde de la musique populaire et Léonard vit dans l'attente de trouver sa voie. À la fin, Jacinthe se suicide et Médéric retrouve Léonard; les plans d'avenir que le retour de Médéric inspire à Léonard seraient la seule note vraiment positive du roman.

Dans cette perspective, Lucie Hotte remarque que, malgré la dimension engagée que Poliquin a voulu donner à son roman, et selon l'avis de Normand Renaud qui avait rédigé un compte rendu de *Temps pascal* dans *La Revue du Nouvel-Ontario*, c'est moins l'enjeu social qui prédomine que la valeur affective des relations entre les personnages. Ni l'engagement politique de Médéric ni la grève des mineurs de Sudbury ne font oublier que c'est le sens des relations entre les personnages qui définit le mieux le roman. En outre, par rapport au développement de la littérature et de la culture franco-ontariennes, le déplacement spatial opéré par le

¹⁹ Lucie Hotte, «Un écrivain nous est né!», postface à la réédition de *Temps pascal*, Ottawa, Le Nordir, coll. «Bibliothèque canadienne-française», 2003, p. 157-161. Principaux éléments traités: identité, discours social *vs* discours affectif, *Temps pascal*.

roman — du nord vers l'est, plus précisément Ottawa — traduit, selon Lucie Hotte, l'abandon de l'aventure collective au profit d'une nouvelle vision identitaire, plus individualiste, ce qui est en accord à la fois avec la tonalité affective du roman et le développement ultérieur de l'œuvre de Poliquin.

Outre les travaux précédemment cités, plusieurs autres chercheurs ont fait paraître une étude ponctuelle sur l'œuvre de Daniel Poliquin. Je ferai état de ces études en respectant l'ordre chronologique de publication.

Dans un sens, l'étude de Marc Vachon en 1996, « Daniel Poliquin et la mémoire urbaine d'Ottawa²⁰ », s'inscrit dans le prolongement de « La figure du disparu » de François Paré. Pour celui-ci, la géographie d'Ottawa et de l'Ontario français, dans l'œuvre de Poliquin, offre la particularité d'être investie par l'espace propre, par un réel insistant. C'est précisément ce réel qu'examine Marc Vachon, dont l'étude porte sur les rapports entre l'espace urbain de la ville d'Ottawa et la représentation littéraire qu'en offre Daniel Poliquin dans *Visions de Jude*.

L'espace urbain participe d'un discours culturel et social qui structure la représentation plurielle des lieux. La cartographie romanesque de Poliquin donne à voir cet espace à la fois sous l'angle de la fragmentation (clivage physique en quartiers et clivage linguistique entre francophones et anglophones, en l'occurrence l'espace du Glebe), de la mutation (la transformation de la Côte de Sable), de l'animation (le Marché By) et du cosmopolitisme (la Côte de Sable). Marc Vachon observe entre autres qu'Ottawa est toujours, chez Poliquin, un lieu de passage. Les habitants de la ville changent ou bien transitent d'un lieu à un autre ; à l'image de la ville en constante transformation, ils sont toujours en mouvement, comme Jude, grand voyageur qui habite un musée, ou Calvin, qui feint d'être le concierge d'un immeuble dont il est le propriétaire, cependant qu'il loue sa maison. C'est ainsi que les personnages,

²⁰ Marc Vachon, « Daniel Poliquin et la mémoire urbaine d'Ottawa », dans Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), *La littérature franco-ontarienne : Enjeux esthétiques*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 117-137. Principaux éléments traités : ville, mémoire (urbaine), *Visions de Jude*.

à travers leur regard sur la ville (un regard double, puisqu'il est à la fois subjectif et empirique), deviennent les dépositaires de la mémoire urbaine et que notre connaissance de la ville, en l'occurrence Ottawa, passe aussi par ce qu'en dit la littérature.

La même année, Louis Bélanger fait paraître « *Ruptures, textuelles et sociales, dans l'œuvre de Daniel Poliquin*²¹ », une étude inspirée par la sociologie du champ littéraire. À la lumière des positions esthétiques et idéologiques de Daniel Poliquin et de la réception critique de son œuvre, Louis Bélanger examine la manière dont se construit, chez l'écrivain, l'acquisition de capital symbolique et économique, tout en tenant compte des développements structurels du champ culturel franco-ontarien. Louis Bélanger rappelle que le discours idéologique du champ littéraire en Ontario français est polarisé par deux tendances, la première reposant sur la revendication d'une identité « homogène » et de souche principalement marquée par la survivance, l'oralité et le nord, la seconde privilégiant plutôt une identité « hétérogène » et de métissage. Aux yeux de Louis Bélanger, l'œuvre de Poliquin est emblématique des rapports entre ces idéologies et de leur évolution historique et symbolique. Plus précisément, la réception critique de l'œuvre entre 1982 et 1996 montre que l'écrivain est passé d'une « esthétique de la survivance » à une « esthétique de métissage culturel », conversion accompagnée par l'acquisition de capital symbolique.

Les trois premiers ouvrages de Poliquin, *Temps pascal*, *Nouvelles de la capitale* et *L'Obomsawin* appartiennent à la première tendance ou idéologie, observe Louis Bélanger. Toutefois, Poliquin se démarque en ce qu'il est l'un des premiers écrivains à mesurer les limites du discours identitaire de souche.

Visions de Jude marque une étape car Poliquin, selon ses propres formules, délaisse l'impulsion idéologique au profit de l'impulsion esthétique, proposant ainsi une autonomisation de son écriture qui bouleverse les « codes de réception traditionnels » dans le cadre d'un contexte culturel et littéraire minoritaire. « L'enjeu est de taille

²¹ Louis Bélanger, « *Ruptures, textuelles et sociales, dans l'œuvre de Daniel Poliquin* », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 19, 1996, p. 139-172. Principaux éléments traités : identité homogène *vs* identité hétérogène, sociologie du champ littéraire.

puisque il suppose la transgression d'une croyance instituée et sa substitution par une valeur non encore reconnue, du moins avant la publication de *Visions de Jude*», analyse le critique. Les bouleversements formels introduits par le roman sont nombreux: «fragmentation du familier» par le nomadisme aventurier de Jude, transgression des données temporelles communautaires à la fois par la mémoire impressionnante de Jude et par sa culture générale et son statut d'intellectuel, narration féminine multiple, ce qui crée un effet de rupture avec le discours idéologiquement conservateur de l'Ontario français. D'autre part, l'obtention de prix littéraires est venue légitimer la valeur symbolique de la position esthétique de Poliquin. Mais c'est plus particulièrement *L'écureuil noir* qui, fort d'un accueil critique unanimement élogieux, vaudra à Poliquin le capital symbolique qu'on lui connaît aujourd'hui (un capital symbolique par ailleurs converti en capital économique). Pour Louis Bélanger, l'esthétique de la conscience coupable, centrale dans le roman, découle d'une adhésion au «pluralisme idéologique», en quoi elle «consacre l'intégration problématique de l'Autre à l'élargissement des frontières culturelles et l'obsolescence des références idéologiques traditionnelles comme fondement identitaire». Enfin, *Le canon des Gobelins* poursuivra la veine de l'impulsion esthétique.

Louis Bélanger conclut que le romancier, converti en auteur à part entière, dégagé de l'idéologie socioculturelle franco-ontarienne, est en somme à l'image de ses personnages qui choisissent de se métamorphoser.

Dans «Subterfuges narratifs et identitaires dans *L'homme de paille* de Daniel Poliquin²²», Paul Raymond Côté et Constantina Mitchell s'intéressent à la nature hétérogène de *L'homme de paille* telle qu'elle se manifeste dans le traitement narratif et thématique d'une identité instable, inconstante et multiple.

Ce questionnement identitaire se donne d'abord à lire par le recours à la représentation théâtrale, qui, forte de ses «valeurs symboliques de

²² Paul Raymond Côté et Constantina Mitchell, «Subterfuges narratifs et identitaires dans *L'homme de paille* de Daniel Poliquin», *Québec Studies*, n° 30, automne/hiver 2000, p. 89-100. Principaux éléments traités: identité, intertextualité, «parodie», *L'homme de paille*.

transfiguration», vient refléter le simulacre et la permutation qui définissent les identités des personnages (ou personnages-narrateurs) du roman, de sorte que se trouve irrémédiablement brouillée la limite entre l'illusion et la réalité.

L'homme de paille, qui «joue à plein sur la mort du sujet», est également riche de toute une intertextualité²³ qui interpelle le siècle des Lumières, dont la vision monolithique du monde est tournée en dérision et les genres narratifs (le roman et le conte) sont pastichés. Paul Côté et Mitchell montrent comment, par des références à Voltaire ou à Diderot, à Fielding ou à Sterne, Poliquin ne cesse d'interroger la notion d'identité sur un mode parodique qui désabilise systématiquement les fondements sociaux et invalide les figures d'autorité.

Enfin, compte tenu de «la multitude des rôles qu'il assume et des tours malins qu'il joue au lecteur, le narrateur de Poliquin affiche des qualités accordées au Fripon divin (ou *trickster god*)». Figure courante dans le folklore amérindien, le Fripon divin rappelle le rôle subversif joué par le carnavalesque au Moyen Âge. Inspirés par Jung, Côté et Mitchell s'intéressent à l'image de l'ours (qu'on trouve dans le patronyme du héros) et aux valeurs symboliques qui s'y rattachent afin de saisir comment la figure du Fripon divin se donne à comprendre dans une «optique d'auto-interrogation identitaire» visant à résoudre le conflit de l'homme entre son intérieurité et l'exteriorité. Benjamin Saint-Ours parviendrait à réaliser son «unité identitaire» au terme d'un parcours qui lui fait trouver «ses racines dans un imaginaire archétypal qui transcende les doctrines et les normes dominantes du monde occidental». Ainsi, il aura fallu que le personnage abandonne son désir de refaire sa vie en Europe pour trouver l'harmonie avec lui-même, concluent les auteurs de l'article.

²³ Le premier, François Paré, dans «La figure du disparu» en 1994, a relevé une intertextualité «omniprésente» dans l'œuvre de Poliquin. Paré mentionnait les noms de Kerouac, Hardy, Faulkner, Wilde et Proust.

Dans « Daniel Poliquin, critique littéraire ou Les obsessions d'un autobiographe²⁴ », Robert Yergeau, qui par ailleurs collabore au présent ouvrage, s'intéresse aux discours sur la littérature que tiennent les textes de Poliquin, au traitement qu'ils font de la poésie et à la langue littéraire qu'est le « créole boréal », selon la formule par laquelle Poliquin définit son écriture. Il s'agit d'autant de représentations du littéraire qui sont récurrentes d'une œuvre à l'autre et qui fondent le style de l'auteur, entendu ici comme la manière spécifique par laquelle s'imposent des « revendications esthétiques » et des « choix éthiques ». Abordant l'ensemble de l'œuvre de Poliquin, Robert Yergeau veut montrer, en validant son point de vue par le recours aux propos de l'auteur dans des entretiens ou à des extraits autobiographiques du *Roman colonial*, que le romancier est « un autobiographe dont les obsessions reviennent inlassablement de livre en livre ».

Si Robert Yergeau fait d'abord observer la place de choix occupée par la littérature allemande chez Poliquin, c'est surtout pour y faire ressortir, par contraste, l'absence totale de la littérature franco-ontarienne et la rare présence — mais c'est pour être « plus ou moins brocardée » — de la littérature québécoise, du moins dans la fiction. Car, dans *Le roman colonial*, Poliquin parle abondamment, et très souvent en mal, de la littérature québécoise. Dans l'ensemble, en faisant se croiser les romans et nouvelles et *Le roman colonial*, Yergeau montre que les narrateurs et les personnages des textes de fiction endossent le discours éthique et esthétique de l'écrivain sur les bienfaits du métissage culturel. Par ailleurs, la poésie, que ce soit à travers le professeur Pigeon ou encore Willard McIlharghey et Roger Deslauriers, personnages des *Nouvelles de la capitale*, y est constamment ridiculisée, tandis que la prose y est célébrée.

Le constat est le même au sujet de la langue littéraire, le créole boréal. Rappelant que la langue et les tensions esthétiques, sociales, politiques et idéologiques qui la constituent tiennent une place

²⁴ Robert Yergeau, « Daniel Poliquin, critique littéraire ou Les obsessions d'un autobiographe », *Voix et images*, n° 81, printemps 2002, p. 461-477. Principaux éléments traités: les figures de l'écrivain et de la littérature, le « créole boréal ».

importante dans chaque livre de Poliquin, Robert Yergeau observe que l'écrivain et les personnages des textes de fiction partagent le même point de vue sur le « culte du bien-parler et du bien-écrire », selon les mots de Poliquin dans *Le roman colonial*. Il signale notamment que le discours du personnage de Monsieur Yelle, dans *L'Obomsawin*, radicalise des éléments romanesques qu'on retrouvera dans l'essai de Poliquin.

« Le protestant métissé chez Daniel Poliquin²⁵ », de Kathleen Kellett-Betsos, propose, dans un premier temps, une étude de la représentation du protestant et du « métissage de l'identité religieuse » dans les romans de Poliquin, et en particulier du personnage de Calvin Winter, le seul narrateur anglo-protestant bilingue de Poliquin. Dans un deuxième temps, Kathleen Kellett-Betsos examine la place de l'intertexte anglo-protestant dans *L'écureuil noir*. Elle fait remarquer combien ce roman intègre nombre d'allusions à des romanciers canadiens-anglais, notamment par le biais de « toponymes », comme c'est le cas, par exemple, pour la ville fictive de Manawaka au Manitoba, nom emprunté par Poliquin à l'univers romanesque de Margaret Laurence. Elle conclut sur la ville d'Ottawa, qui reçoit une valeur symbolique du fait que Calvin y retrouve son équilibre et parvient à y refaire sa vie. Au terme de ce parcours intertextuel, Kathleen Kellett-Betsos est amenée à nuancer l'observation de Lucie Hotte (2000) selon laquelle l'identité de la collectivité franco-ontarienne s'est construite notamment contre l'Ontario anglophone majoritaire et l'observation de François Paré (1994) pour qui l'espace de *L'écureuil noir* est « résolument "franco-ontarien" ». Aux yeux de Kathleen Kellett-Betsos, il apparaît que l'univers littéraire de Poliquin participe de l'héritage d'auteurs ontariens, dont ceux qui, comme Robertson Davies, Alice Munro et Margaret Laurence, ont peint l'imaginaire anglo-protestant. Aussi conclut-elle que le lecteur idéal postulé par *L'écureuil noir*, un roman écrit en français mais où foisonnent des références à des

²⁵ Kathleen Kellett-Betsos, « Le protestant métissé chez Daniel Poliquin », dans Lucie Hotte (dir.), *La littérature franco-ontarienne: Voies nouvelles, nouvelles voix*, Ottawa, Le Nordir, 2001, p. 187-211. Principaux éléments traités: identité, ville, intertextualité, *L'écureuil noir*.

romans anglophones qui souvent n'ont pas été traduits, serait nécessairement bilingue (il serait un Canadien français anglophile ou un Canadien anglais francophile).

«L'humour dans l'œuvre de Daniel Poliquin²⁶», de Carmen Fernández Sánchez, porte sur l'humour comme signe dans les quatre premiers romans de Daniel Poliquin. Il s'agit donc de l'étude du fonctionnement général de l'humour plutôt que de l'analyse des formes qu'il adopte, la critique s'intéressant aux «trois fonctions traditionnelles du signe (syntaxique, sémantique et pragmatique) en les appliquant aux éléments humoristiques, afin d'essayer de déterminer dans quelle mesure l'humour intervient dans l'œuvre, c'est-à-dire quels rapports il entretient avec le récit, son auteur et le lecteur».

En ce qui a trait à la fonction syntaxique du signe, Carmen Fernández Sánchez montre comment la composition des chapitres dans *L'écureuil noir* et dans *L'Obomsawin* repose souvent sur l'alternance du sérieux et du non-sérieux. En ce sens, l'humour «constitu[e] dans le discours une sorte de palier d'attente ou de transition dans la succession temporelle ou l'enchaînement des actions».

Mais c'est essentiellement le registre des fonctions sémantique et pragmatique du signe, qui apparaissent liées, qu'étudie Carmen Fernández Sánchez. Elle établit d'abord une distinction importante : les personnages principaux bénéficient principalement d'un traitement humoristique, tandis que les personnages secondaires font l'objet d'ironie. Aussi, parce qu'elle permet au lecteur «d'établir les valeurs du récit puisque les cibles visées par les œuvres renvoient à une critique explicite de comportements ou d'institutions», l'ironie valorise, par opposition, les personnages qui n'en font pas l'objet. Par ailleurs, Poliquin procède encore par contraste en formant des couples de personnages principaux marqués respectivement par l'humour et le sérieux, par exemple Léonard Gouin

²⁶ Carmen Fernández Sánchez, «L'humour dans l'œuvre de Daniel Poliquin», dans Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Thèmes et variations : Regards sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 2005, p. 137-159. Principaux thèmes traités : humour, ironie, sérieux, personnages principaux *vs* personnages secondaires.

et Médéric Dutrisac ou encore Louis Yelle et l'Obom. Dans ce cas, les personnages sérieux que sont Médéric Dutrisac et l'Obom seraient plus près de la mort que Léonard Gouin ou Louis Yelle, qui sont préservés par un comique qui les caractérise par ailleurs en tant que narrateurs. Cette structure en opposition caractérise aussi Jude et le professeur Pigeon: «exemple le plus frappant de cette alliance entre la vie et l'humour», Pigeon serait finalement le vrai héros du roman, avance Carmen Fernández Sánchez, car il manifeste «une capacité de transformation et d'adaptation que lui procure sa distance ironique du monde et de lui-même, échappant ainsi aux dangers qui guettent le sérieux absolu, si proche de la fuite et de la mort».

Ainsi l'humour est-il toujours du côté de la vie chez Poliquin, s'opposant au sérieux de l'injustice, de l'angoisse ou de la violence. Car chaque récit repose sur une injustice, qu'elle soit historique, sociale ou personnelle. Or, l'humour vient précisément faire échec au sérieux en mettant à distance le «réel menaçant», conclut Carmen Fernández Sánchez.

Jimmy Thibeault, qui signe un texte dans le présent ouvrage, a rédigé un premier article intitulé «Entre l'unité et le fragment: la fonction de l'identitaire dans *Nouvelles de la capitale* de Daniel Poliquin²⁷». Il rappelle d'abord l'ambiguïté générique qui caractérise le recueil de nouvelles de Poliquin, recueil à la fois marqué par la fragmentation et par l'unité puisque, si chaque nouvelle est autonome, le narrateur-personnage (Jocelyn Joanisse) est toujours le même. Or, cette espèce «d'entre-deux générique» trouve un écho dans la manière dont les personnages, chez qui le moi est partagé entre la conscience individuelle et l'appartenance à la communauté franco-ontarienne, vivent leur quête identitaire. La tension formelle du recueil se répercute ainsi dans les rapports des personnages à la collectivité minoritaire.

²⁷ Jimmy Thibeault, «Entre l'unité et le fragment: la fonction de l'identitaire dans *Nouvelles de la capitale* de Daniel Poliquin», dans Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Thèmes et variations: Regards sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 2005, p. 161-179. Principaux éléments traités: unité vs fragmentation, identité, *Nouvelles de la capitale*.

Jimmy Thibeault analyse le recueil d'abord sous l'angle de l'unification du fragmentaire, ensuite dans la perspective inverse, celle de la «fragmentation unifiante». Dans le premier cas, il observe comment le narrateur parle des autres personnages à partir de sa propre subjectivité. Aveugle, Joanisse fait reposer sa représentation du monde sur les souvenirs de son passé. Sa manière d'appréhender la figure d'autrui se trouve ainsi caractérisée par une surconscience de soi, de sorte qu'il mesure le discours de l'autre et lui donne un sens à l'aune de sa propre expérience. Dans ce sens, Jimmy Thibeault fait sienne l'observation de François Paré selon laquelle «cette destinée collective est, pour le narrateur des *Nouvelles*, résolument et douloureusement individuelle²⁸». Toutefois, Jimmy Thibeault cherche à montrer, dans un deuxième temps, que l'acte d'écriture de Joanisse offre l'expression de nouveaux liens identitaires susceptibles de vaincre ou de relativiser cette individualité douloureuse. Ainsi, s'il est vrai que les Lecuyer, Max et Bizarrio revendiquent une individualité qui se soustrait à l'univers collectif, en revanche les Binette, Rita, Solange ou Théberge trouvent leur place parce qu'ils entrent en relation avec les autres tout en préservant leur liberté individuelle. Dans le cadre d'«une redéfinition du processus d'identification», la collectivité minoritaire que représente Poliquin dans *Nouvelles de la capitale* «ne peut finalement se définir que dans la conscience qu'elle a de son éclatement», conclut l'auteur.

♦

Certains des textes de *Lire Poliquin* proviennent de chercheurs qui ont déjà écrit sur l'œuvre de l'écrivain (François Paré, François Ouellet, Lucie Hotte, Robert Yergeau et Jimmy Thibeault), d'autres de chercheurs qui, même s'ils ont pu parfois s'y intéresser dans un autre contexte, y consacrent pour la première fois une étude de fond (Patrick Bergeron, Nicole Bourbonnais, Claudie Gagné, Lyne

²⁸ François Paré, «Soixante-dix ans de nouvelle franco-ontarienne: Turcot, Thériot, Poliquin», dans Agnès Whitfield et Jacques Cotnam (dir.), *La nouvelle: écriture(s) et lecture(s)*, Toronto/Montréal, Gref et XYZ éditeur, 1993, p. 163. Paré consacre une page de son article à *Nouvelles de la capitale*.

Girard, Michel Lord, Johanne Melançon, Jean Morency et Marie-Ève Pilote). Cet apport nouveau aux études poliquiniennes a été un aspect clé dans la réussite du colloque dont nous publions ici les actes.

Les premiers articles ont en commun de s'intéresser, mais selon des approches diverses, au fonctionnement narratif des textes. François Paré approfondit certaines réflexions de ses articles précédents en revenant sur les multiples dérives et dérivations qui caractérisent le romanesque de Poliquin. Il s'intéresse d'abord aux récits généalogiques digressifs, qui, dans *L'Obomsawin* et *L'écureuil noir*, outre qu'ils paraissent fondés sur une faute fondamentale liée au passé collectif, déstabilisent le récit principal et la parole des narrateurs au profit de voix divergentes aptes à détourner et à compromettre la vérité. Ce déplacement de la fonction narrative première vers les récits de la marge constitue un espace narratif qui serait en fait le cœur du projet d'écriture de Poliquin. Enfin, la langue vient résumer en elle-même ces tensions et dérivations. Nicole Bourbonnais s'attache à montrer, dans *La Côte de Sable*, *L'écureuil noir* et *L'homme de paille*, comment se positionnent les instances narratives par rapport à leurs narrataires et de quelle manière elles appréhendent la réalité pour construire un discours sur l'imaginaire et la mémoire. Lucie Hotte propose un article interrogeant les notions de narration, d'altérité et d'éthique dans *L'écureuil noir*. Plus précisément, sa lecture lie ces notions entre elles afin d'expliquer la «guérison» de Calvin. Calvin est un narrateur «généreux» qui cède volontiers la parole; cet aspect de la narration vient témoigner d'un rapport à l'autre plus serein, Calvin ayant trouvé, par-delà sa conscience coupable, une façon d'établir des relations fondées sur le respect et une éthique de l'amour. D'une certaine manière, ce sont les mêmes notions qui sont à la base de l'analyse que fait Michel Lord des recueils de nouvelles de Poliquin: à partir d'un très large échantillon de nouvelles, il montre en effet comment esthétique, éthique et ethnité collaborent dans la construction de «l'expression nouvellistique».

Dans la lignée des textes de Lucie Hotte et de Michel Lord, les quatre études qui suivent ont pour objet, bien que dans des

perspectives théoriques très différentes, la construction de l'identité des personnages. Jimmy Thibeault étudie cette construction principalement chez Louis Yelle en montrant comment, entre la mémoire et l'imaginaire, ce narrateur se réinvente à partir du regard qu'il porte sur la vie de l'Obom. Au terme du procès du peintre et de sa troisième biographie, Louis Yelle est parvenu à assumer un moi déculpabilisé et à fonder son identité à la fois dans la durée et dans le présent. Marie-Ève Pilote propose une analyse de *L'Obomsawin* et de *L'écureuil noir* qui s'inspire du concept de « rapport de place » tel qu'il a été défini par François Flahaut. Elle montre comment, de manière générale, les interactions entre les personnages sont décalées, chacun ne figurant jamais à la place que lui attribue le discours de l'autre. Cela tiendrait au fait que les rapports de place ne peuvent être pensés que dans un cadre de relations hiérarchisées et codifiées par des règles, alors que l'univers romanesque de Poliquin ne cesse de déconstruire toute idéologie, tout discours dominant, toute loi. Lyne Girard fait l'étude de la représentation de l'Indien, et plus particulièrement du Métis, chez Poliquin. Elle observe que la présence du Métis dans le discours des narrateurs Louis Yelle, Calvin Winter et Samuel Hearne est déterminante, puisqu'elle contribue à affranchir les premiers de leur conscience coupable et à orienter le dernier dans sa quête du bonheur. Mon étude, qui vient clore cette section, porte principalement sur *La kermesse*, mais aussi sur *L'écureuil noir* et *L'homme de paille*. Je montre comment les parcours de Lusignan, Calvin Winter et Benjamin Saint-Ours témoignent de l'acquisition d'un « savoir identitaire » ; ces parcours en trois grandes étapes opèrent le renversement de postures identitaires d'emprunt au profit d'une identité « authentique ». J'indique enfin ce qu'implique ce renversement, pour ces personnages, en regard de la question amoureuse et de la relation au Père.

Les trois articles suivants abordent des problématiques diverses. Johanne Melançon montre comment *L'Obomsawin* vise à déconstruire, par l'ironie, un discours identitaire particulier (fondé sur la valorisation du passé et de l'histoire) au profit d'une conception dynamique, mouvante de l'identité. L'ironie intervient de plusieurs

manières, s'exprimant aussi bien dans le décalage entre les mots et les choses, dans l'écart entre l'être et le paraître des personnages, dans les ruptures de ton que dans un « jeu narratif » sur l'identité volontairement contradictoire des personnages.

Jean Morency analyse le « mythe de la Frontière » chez Poliquin en s'inspirant de l'essai de Poliquin intitulé « La bourgade et la frontière » (publié en 2004) et de la définition que donnait de la frontière, à la fin du XIX^e siècle, l'historien américain Frederick Jackson Turner. Se situant en quelque sorte dans le prolongement de l'étude de Lucie Hotte de 2002 sur l'espace structurant dans *La Côte de Sable*, Jean Morency montre plus particulièrement comment, dans ce roman, se donne à lire la Frontière à travers la représentation de la ville d'Ottawa et du village de l'Anse-aux-Meadows, la réflexion sur les origines de Jude et la complicité qui lie celui-ci et le professeur Pigeon.

Claudie Gagné propose une lecture de *La Côte de Sable* à la lumière de la psychanalyse freudienne et lacanienne. Elle montre comment *La Côte de Sable*, qui traduit finement « la psyché de l'être femme », construit l'espace d'un savoir inconscient plus spécifiquement entre les narratrices que sont Marie et Véronique Fontaine, la première étant incapable d'opérer une traversée du fantasme, alors que la seconde parvient à se poser comme « sujet femme ». Comme si la fille complétait,achevait la posture problématique de la mère.

Les articles de Patrick Bergeron et de Robert Yergeau sont liés par l'attention qu'ils accordent au Québec dans l'œuvre de Poliquin. Patrick Bergeron développe une réflexion sur l'image du Québec dans l'ensemble de l'œuvre de Poliquin, et plus particulièrement dans *Le roman colonial*. Il examine la complexité de la pensée de l'auteur à partir de la problématisation, par celui-ci, du rapport à l'autre et à soi en contexte minoritaire; ainsi le dynamisme identitaire, la constitution de l'identité victimaire, l'exorcisation de la conscience coupable ou le rejet des paternités, par exemple, permettent-ils de mieux comprendre l'image du Québec et la critique que Poliquin adresse au nationalisme québécois. Dans son texte sur « les obsessions d'un autobiographe » publié en 2002, Robert Yergeau,

tout en reconnaissant, avec Daniel Poliquin, que *La Côte de Sable* marquait une nouvelle manière par rapport aux œuvres précédentes — rangées par l'écrivain sous le régime d'un « service littéraire » —, constatait néanmoins que « les mêmes obsessions » caractérisaient les livres publiés après 1987. « Il semblerait donc qu'il soit malaisé d'abjurer ses hantises », concluait le critique. Or, c'est exactement ce propos que Robert Yergeau développe dans son article du présent ouvrage, en montrant comment certains textes — *La Côte de Sable*, *Le canon des Gobelins*, *L'écureuil noir* — déploient le discours idéologique de l'écrivain. De manière plus spécifique, et recourant abondamment aux discours paratextuels, Robert Yergeau oriente son analyse sur la relation problématique que Poliquin entretient avec le Québec.

Dans l'ensemble des études qui composent cet ouvrage, les références aux œuvres de Poliquin seront toujours signalées par le sigle de chaque roman, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. En outre, toutes ces références ont été uniformisées à partir des éditions ci-dessous; pour des raisons pratiques, nous avons privilégié, le cas échéant, les éditions de poche.

Éditions des œuvres de Daniel Poliquin utilisées

- Temps pascal* (TP), postface de Lucie Hotte, Ottawa, Le Nordir, coll. «Bibliothèque canadienne-française», [1982] 2003.
- Nouvelles* (N) (*Nouvelles de la capitale*, [1987] et *Le canon des Gobelins*, [1995]), préface de François Ouellet, Ottawa, Le Nordir, coll. «Bibliothèque canadienne-française», 2001.
- L'Obomsawin* (O), Montréal, Bibliothèque québécoise, [1987] 1999.
- La Côté de Sable* (CS) (*Visions de Jude*, [1990]), Montréal, Bibliothèque québécoise, 2000.
- L'écureuil noir* (ÉN), Montréal, Boréal, coll. «Boréal Compact», [1994] 1999.
- Samuel Hearne. Le marcheur de l'Arctique* (SH), Montréal, XYZ éditeur, 1995.
- L'homme de paille* (HP), Montréal, Boréal, 1998.
- Le roman colonial* (RC), Montréal, Boréal, 2000.
- La kermesse* (K), Montréal, Boréal, 2006.